

Le mauvais œil

Retrouvez Jean-François Rottier sur

Facebook : Jean-françois Rottier

Instagram : rottierjeanfrancois

Jean-François Rottier

Le mauvais œil

S-Active

Du même auteur :

<i>Le Fantôme de Saint-Waast</i>	Éditions Bertout 2001
<i>Le mystère du grain de blé</i>	Éditions J C Lattès 2008
<i>Le crime de la rue Danton</i>	Éditions du Polar 2009
<i>Brouillard à l'encre fraîche</i>	Éditions Ex Aequo 2016
<i>Secret de famille</i>	Éditions Ex Aequo 2017
<i>Tueur sur la ville</i>	Éditions Ex Aequo 2017
<i>Jeux de misère</i>	Éditions Ex Aequo 2018
<i>Peau d'âme</i>	Éditions Estelas 2021

Benjamin errait dans la ville comme un Kleenex voltigeant au gré des bourrasques sans parvenir à se faufiler entre les grilles du tout-à-l'égout. Mouchoir usagé en papier jeté dans le caniveau de l'oubli qui tournoie, sursaute, va-et-vient, et qui n'intéresse plus personne sinon un vague goéland argenté en quête de pitance et se demandant bien ce que peut être cette petite boule blanche en mouvement. Avait-il perdu la mémoire ou était-il simplement ivre ? Benjamin cherchait sa maison, rue de mer, là où vivait celle qu'il aimait encore. Mathilde devait l'attendre depuis toutes ces heures à trinquer à la gloire d'une retraite qu'il venait d'obtenir. Quarante-cinq ans de travail qui soudain faisaient place à l'oisiveté, le tête-à-tête, la télévision et le presque vide. Douze cafés-bars et deux bars-tabacs ! Quatorze visites impromptues pour partager son changement de marée. Et à chaque fois un ou deux copains avec qui saluer l'avenir d'une chope de bière au début et d'un petit calva sur la fin pour ne pas trop remplir sa vessie surmenée. Six bières Chouffe et huit petits godets de Domfrontais, ce calvados poire-pomme qui pulvérise les autres élixirs dans le registre de la banalité. À votre santé camarades travailleurs, amis, ennemis, gosiers vengeurs ! avait-il chanté puis crié au sortir de chaque bistrot. Maintenant, il titubait et ne savait

plus où se situait la rue de mer. Elle devait bien se trouver vers la mer ? Il suffisait d'écouter le roulis des galets, la fougue des vagues d'une marée montante ou le cri rauque de ces morfals de goélands qui n'avaient même pas la délicatesse de répondre aux rires stridents des mouettes plus amènes. Benjamin avançait contre le vent du nord, ce vent glacial qui en hiver vous traverse le corps et vous fait regretter d'habiter dans ce port. Là, nous étions en mai, avec du soleil et des touristes en veille, le vent vous caressait à redonner l'humeur des mers du sud aux plus récalcitrants. Vivre sur la côte normande devenait à la mode en cette période de réchauffement climatique. Les Néerlandais, Allemands et gens du nord n'allaient plus rougeoyer en zone de canicule. Même si le galet rond et tristement gris offrait moins de douceur que les sables blonds et fins du côté de Cabourg, ces vacanciers pressés de se mouiller la couenne et de se dorer l'épiderme semblaient avoir pris goût aux falaises du coin. Les plus hautes falaises de la côte d'Albâtre ! disait-on à Fécamp en levant le menton. Les camping-cars, tentes, bungalows, chambres d'hôtes, gîtes et hôtels proliféraient comme des mouches sur une charogne en lisière de forêt. Dès les beaux jours, le patois cauchois se laissait docilement supplanter par des borborygmes et clameurs gutturales faisant encore frémir d'anciennes beautés tondues à la libération ou quelques résistants de la dernière heure planqués dans leurs EHPAD, armistice des

mémoires. On n’y comprenait plus grand-chose chez les pâtisseries-boulangers, mais l’essentiel était que le commerce vive et que de belles blondes à la silhouette sensuelle arpentent le long des quais. C’était toujours mieux que des vieux claudiquant ou des jeunes patauds expurgeant leur déprime à la terrasse des cafés. Benjamin en était là de ses réflexions philosophiques en désordre, quand soudain il reconnut sa porte bleu marine, au numéro 13. N’ayant pas de clefs sous la main, sans doute étaient-elles restées sur un zinc accueillant ? Il sonna. Une mégère édentée ouvrit un coin de porte avec le regard torve d’une bigote contrariée.

– Ah désolé, j’ai dû me tromper. On n’est pas rue de mer, alors ?

– Que non ! Ici, c’est la rue des prés.

Gêné, Benjamin fit volte-face, pensant que cette fois-ci, sa boussole interne l’orienterait avec plus de justesse, nord, nord-ouest, ce devait être la bonne direction. Pourtant aucune brume ni crachin n’obscurcissaient sa vue. Avait-il à ce point abusé des spiritueux de fête ? Il poursuivit sa route en changeant de trottoir au gré de ses humeurs ou plutôt des mouvements de ses bras et mollets qui semblaient ne plus répondre aux ordres de son cervelet. Et le manque de synchronisation de ses membres entraînait par ailleurs une sorte de tangage qui lui rappelait son dernier chalutier transformé en coquillard, moins fatigant et plus rentable que les gros navires revenant le ventre à moitié plein de

morues sous quotas. C'est du moins ce qui lui vint à l'esprit lorsqu'il croisa un ancien marin cherchant comme lui à regagner sa couche avant que la nuit tombe. Parti dès le matin, il n'avait pas mesuré le temps. C'était donc cela la vie de retraité : liberté de mouvement, horaires décalés, levée de verre à volonté. Pas si mal après tout, s'il n'y avait eu la Mathilde, car soudain, il se rappela qu'il était marié depuis au moins trente ans et que tout de même, cela créait des liens. Elle devait l'attendre, peut-être même s'inquiéter ? C'était rare qu'il s'absentât une journée entière et se perdît en ville. Il fallait bien fêter l'événement. Ce n'est pas tous les jours qu'on cesse de travailler et surtout de manière définitive. Après une bonne heure de marche aléatoire en direction approximative du nord, nord-ouest, Benjamin finit par localiser sa porte bleue et le numéro 13 surmonté d'une mouette rieuse en faïence. Mathilde, découvrant la brillance des yeux de son époux et ses difficultés d'élocution, lui indiqua d'un geste auguste de chef de gare la direction de la chambre à coucher sans autre forme de procès. Il était préférable de remettre au lendemain une quelconque mise au point.

Benjamin usa de sa première journée de retraite à la façon d'un chien que l'on prive de pâtée et de caresses au retour d'une fugue hédoniste. Mathilde l'avait tancé comme il se doit, non pas pour son expédition joyeuse à la rencontre de camarades de chopine, mais pour son vomi sur la moquette de la chambre et ses ronflements à réveiller une momie égyptienne. Il fallut attendre l'après-midi pour que tout soit à peu près remis en ordre : les relations feutrées du couple et l'esprit ragaillardi du pêcheur après l'absorption d'un double verre d'eau à l'Alka-Seltzer.

Sortant de sa frêle maison à deux étages, identique à toutes celles de ses anciens compères de pêche, façonnées de briques et de silex, alignées en coron, il eut le sentiment vertigineux de découvrir le vide. Ce vide de l'inaction, absence de toutes perspectives, cette impression de ne plus exister dans le regard des passants, d'être une sorte de chenille en attente de cocon puis de sa vie de papillon. Il longea le trottoir qui menait aux quais, mais pour quoi faire ? songeait-il inquiet. Pour rencontrer qui et dépenser comment son trop-plein d'énergie ? Il n'allait tout de même pas s'asseoir sur le banc du Bout Menteux, là où tous les vieux marins ressassent leur voyage à Terre-Neuve, exagérant leurs pêches miraculeuses et leurs ébats avec des

jeunettes de Saint-Pierre. Il n'allait pas d'un coup devenir un vieillard sénile et radoteur. Un terrible malaise lui traversa le corps jusqu'aux tempes, coup de fouet migraineux, un soupir venu d'ailleurs lui signifiait que ces premiers instants seraient décisifs pour la suite à offrir à sa vie d'à-côté. Ou il irait grossir le troupeau des hommes diminués et passifs s'en allant vers la mort après un naufrage dans l'océan des idées qui s'effiloquent comme des branches de méduse, ou il se réveillerait pour inventer une nouvelle existence créative. Il comprit qu'il devait choisir et vite. Le calme ou la tempête, le tombeau ou la résurrection, la brume ou la clarté. Il s'assit sur une bitte d'amarrage, observa le phare nord et la falaise crayeuse caressée par les vagues de la marée montante et s'adressant à l'horizon solitaire, dans le silence de ses pensées libérées, il décida de vivre au-delà des frontières de ses rêves cadencés. Enfant, il avait souffert de l'absence d'un père disparu en mer ; mousse, il n'avait pas pris le temps de goûter aux jeux d'une jeunesse insouciant ; adulte, il avait trimé comme un forçat des mers, épousé Mathilde entre deux campagnes de pêche, travaillé encore sans qu'elle puisse enfanter et turbiné toujours pour acquérir quelques sous, une maison et de quoi voir venir. Tout cela au rythme des travaux forcés, des obligations d'une lignée de pêcheurs qui ne réfléchissent plus, engloutis par les mers du Nord et de l'Ouest à se geler les doigts et le reste, à souffrir sans

broncher, à se laisser porter par le courant des années infernales. Tout cela pour en venir à se demander quoi faire de la portion qui reste, à imaginer une fin acceptable, moins troublée par la volonté de tous les morts-vivants, des aïeux, des parents, d'une femme et de la confrérie, la bave d'écume aux lèvres. Être enfin soi-même, facile à dire ! Benjamin ne s'était jamais posé la question de qui il était vraiment. N'était-ce pas une question réservée aux bourgeois repus ? Il n'avait jamais eu l'agrément de consulter ce fichu miroir ébréché par les campagnes du large. Facile à dire ! Devenir libre, mais pour quoi faire ?

Firmin, l'un de ses derniers compagnons à bord du Dauphin, arriva à ce moment crucial.

- Qu'est-ce que tu fabriques à regarder la mer comme un Parisien ?
- Je réfléchis.
- Oh là ! C'est que tu deviendrais intelligent...
- Je cherche comment m'occuper intelligemment justement.
- T'occuper, tu parles d'une affaire ! Une journée est toujours courte quand tu te lèves pas aux aurores et que tu te couches après le film.
- Et dans la journée, tu fais quoi Firmin ?
- Bah, un petit déjeuner copieux, une balade sur les quais, un coup au bar de la Criée, un repas avec Denise, une sieste, une promenade sur la digue, un coup au bar Bérigny,

une parlotte avec les gars du Bout Menteux, retour, Questions pour un Champion à la télé, une soupe, le film et pis au lit. C'est déjà pas mal, non ? Et ça passe vite, si tu savais... Ça fait déjà trois ans que je suis à quai et j'ai pas vu les heures tourner. Tu peux me croire.

– Je te crois. Allez salut Firmin ! Je dois rentrer, Mathilde m'attend.

– Salut bien et peut-être à demain !

Benjamin avait pris sa décision. Tout, mais pas cet agenda-là !

Fut-il lâche au point de ne pas oser affronter Mathilde ? Benjamin attendit qu'elle fût partie faire ses courses comme tous les lundis à Carrefour - elle y restait en général une bonne heure - pour remplir son sac à dos de linge, récupérer ses papiers d'identité, un peu d'argent et quelques ustensiles utiles. Ainsi, il avait deux changes complets dont chaussures de marche et baskets, une timbale, son couteau suisse, fourchette et gourde, un anorak et un k-way plus léger, un duvet, une tente canadienne et de quoi se laver. Son sac à dos rempli et les sacoches tassées jusqu'à ras bord, Benjamin jeta un dernier regard au rez-de-chaussée de sa petite maison de pêcheur sans guère de nostalgie, puis il écrivit sur une carte postale encore vierge : « *Mathilde, ne m'en veux pas ! J'ai besoin de souffler un peu. Je pars et reviendrai sûrement avant l'hiver. C'est plus fort que moi. Ton Benjamin qui t'embrasse.* »

Il ferma la porte derrière lui, enjamba son vélo qu'il avait bien révisé et prit la direction d'Étretat par la côte. Il ne savait pas où il irait ensuite, mais il y allait. Jamais il n'avait éprouvé un tel sentiment de bonheur, de plénitude. En quelques secondes il découvrit ce qu'était réellement la liberté : être seul sur la route au printemps et ne pas avoir de plan ni la moindre contrainte. Ses soixante ans le quittaient pour devenir jeune homme ; il réalisait ce que